

XYZ. La revue de la nouvelle

Qui êtes-vous madame Bovary? ou Six auteurs à la recherche d'un personnage

François Piazza



Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piazza, F. (1990). Qui êtes-vous madame Bovary? ou Six auteurs à la recherche d'un personnage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 39–43.

Qui êtes-vous madame Bovary ? ou Six auteurs à la recherche d'un personnage

François Piazza

À Hélène Rioux

Tout ça, c'est la faute à Hélène Rioux !

C'était l'hiver, il faisait doux à voir le soleil apparaître dans la vitre embrumée, tout en sirotant un petit vin blanc qui n'était pas méchant. Ça chassait la morosité qui vous prend au mi-temps de l'hiver ! Entre écrivains, on dissertait. Hélène rêvait de faire un numéro d'XYZ sur son personnage favori : madame Bovary.

Hélène me pardonne ! Mais le vin blanc et l'air pompeux des officiels aidant, bien que brune et plutôt pondérée, je la voyais façon France Gall (j'aime beaucoup les chansons de Michel Berger !) entonnant « Emma, Emma ! Elle a, elle a... »

L'antienne me resta en prenant le métro. J'étais foutu, obsédé par Emma Bovary. À vrai dire, en moi, Flaubert, c'est un peu loin. Encore plus car je fus bien précoce ! Vinrent la nuit et l'insomnie. Avec cette question lancée au temps jadis : « Qui était madame Bovary ? »

« Madame Bovary, c'est moi... »

À coup de gueules et de ratures à rompre le poignet, de griffonnages sur des petits papiers semés Dieu seul sait où !, de joies et de regrets dont je la nourrissais mais qui me dévoraient dans les sentiers du Croisic, je la suis devenue. Conçue au départ dérisoire, bas-bleu rêvant, même en cul ! bien au-delà de sa compréhension, cette Emma, mon Emma ! est devenue comme moi victime de cette société où le désir du beau, les mérites du cœur et de l'intelligence sont méprisés par le bourgeois. Chez ces gens-là, on pense bas...

Ce qui était risible m'est devenu touchant : la vie d'Emma surgissant du papier avec ce besoin ridicule et pathétique de fuir le temps que l'on vit où rien ne se conçoit de grand, où la vie n'est plus qu'une routine

d'idées reçues, c'était ma vie à moi. Cette envie que l'on a de faire savoir que l'on existe et que l'on a quelque chose à donner ! En mourant s'il le faut à chacun de mes mots, et pour mon héroïne par l'arsenic, pour hurler son mépris de cette société qui n'aime que ses appétits, interdisant, pour mieux les satisfaire, à tout autre que soi ce qu'elle se permet. Cette lutte était mienne... C'est pourquoi, après coup, je l'avoue: « Oui ! Madame Bovary, c'est moi ! »

« Madame Bovary, c'est moi... » Derrière cet aveu, Flaubert, l'idiot de la famille, se rejette tout en s'assumant. Selon la dialectique propre à tout colonisé, il est en train d'être en train d'être le stéréotype abhorré. Lucide, il veut donc s'en échapper. En ce monde qu'il exécra mais par lequel il veut être reconnu, donc aimé, la seule solution est le paradoxe qui est d'ailleurs le propre de cette société du capitalisme triomphant de la fin du siècle dernier. La tendresse et le besoin d'être aimé qui hantent Gustave y sont perçus féminins donc inférieurs. Car la femme dont on se sert dans l'exercice de la virilité, une fois sortie de ses rôles de mère ou d'épouse, est un objet de mépris prolétarisé.

Par défi, mais aussi par besoin du transfert du Moi dans un Da-sein (quoi qu'en pense Merleau-Ponty, je trouve que « Être-là » est une traduction inadéquate !), le jeune Gustave se jette dans Emma Bovary qui était au départ utilité, au mieux prétexte à une dénonciation de cette société qui l'étouffe parce qu'elle le rejette.

Petit à petit, partant de ses refoulements et de ses interdits qu'il transpose, il se permet, et bien souvent à son insu, de devenir un autre, de se travestir au féminin, tant et si bien que si Madame Bovary nous touche encore par ses amours à sens uniques, c'est parce que sous ce nom d'emprunt, au fur et à mesure qu'avance l'histoire, c'est le jeune Flaubert qui souffre sous nos yeux. Aujourd'hui encore, Flaubert nous crie : « Madame Bovary, c'est moi ! »

Qu'est-ce que ce charabia ? D'abord, qui êtes-vous... Monsieur ? Jean-Paul Sartre ? Ah ! bon, c'est vous le cuisinier ! L'auteur de cette énorme brique de galimatias à propos de Gus ? Dans laquelle, au passage, vous me traitez, moi, Maxime Du Camp, de léger ? Je vous pardonne, mon bon ! Votre livre en est un de chevet : en cas d'insomnie, vous remplacez avantageusement le laudanum...

Revenons-en à Gus. Quand il dit: « Madame Bovary, c'est moi », c'est certes un peu vrai. Mais un peu excessif! Selon les jours! Gustave était, autant que la plupart d'entre nous, un peu dépressif à ses heures. Alors après succès on plastronne, face à la postérité.

Madame Bovary, c'est aussi un peu moi. Au départ, son roman ne valait pas un clou. C'était d'un compliqué! Louis Bouilhet et moi, on était atterrés! « Fous-le au feu », qu'on lui a dit! J'ai même ajouté: « Comme Balzac, prends un sujet simple. Pas de flafas! La vérité toute élaguée, nue. Tiens, par exemple, l'histoire à la femme de Delaunay! » Gus a été très crâne; en lissant sa moustache, il m'a répondu: « Pourquoi pas? Mon cher Maxime, j'y vais! »

Pour être franc, il y a mis du temps: Flaubert était souvent irrésolu et inconstant, malgré ou peut-être à cause de sa méticulosité qui en fait tout le charme. Pendant trois ans, au moins, rien d'autre que des projets, pendant lesquels, sentant combien le sujet le prenait, je poussais les fers au feu. Nous parlions de cette dame comme d'une amie commune. Aujourd'hui, je peux vous en faire l'aveu: c'est moi qui ai trouvé le nom de Bovary en sortant du bordel près de la porte de Damas, lors du voyage que nous fîmes ensemble à Jérusalem!

Plus tard, je fus le premier à lire le manuscrit, du moins je le crois. Je voulais qu'il élague; s'il m'avait écouté, le livre y aurait gagné. Mais il avait besoin d'argent. Une fois publiée en feuilleton, *Madame Bovary* nous échappa comme une grande, et il a refusé de la corriger en la donnant à Michel Leiris. Il ne pouvait plus la supporter. Ce fut comme si un peu de moi s'était perdu...

« Madame Bovary? » Il aurait bien voulu que ce soit moi! Alors là, pas du tout! Encore que... Un jour, j'étais sa bonne Louise. Un autre, cette bourgeoise, la Colet! Ah! Quel mépris dans ce mot-là! Comme si lui-même n'en était pas! Quoi qu'il en eût, Gustave était province!

Avec moi, il était plutôt les monsieurs Bovary, plus souvent l'officiel que les complémentaires! Se voulant l'amant respectueux, genre Léon Dupuis, il était touchant avec ses grâces d'ours! De temps en temps, il jouait les conquérants, style Rodolphe le séducteur avantageux, qui vous renverse sur la table: ce qui ne lui allait guère. Il s'empêtrait et partait avant que d'arriver! Mais la plupart du temps, il jouait au mari qu'il n'a jamais été. Au fond, Madame Bovary était la femme que tous ses rôles recherchaient.

La vraie, si vraie il y a, n'est pas la femme à Delaunay, comme prétend ce goujat de Maxime, lequel Delaunay s'appelait Delamare, officier de santé, mais plutôt Delphine Cantinier qui, au lieu de s'empoisonner à l'arsenic, eut plutôt la vérole qu'elle partagea charitablement avec tous ses amants, Tiens, c'est vrai, il l'a eue, lui aussi ! Au fond, Gustave était uni à Emma Bovary bien plus par la vérole que par le lien sentimental !

« Je suis le fils de Madame Bovary... »

Toute ma vie, en filigrane, au fond de moi, la vérité celée. Ce lourd secret m'a embrumé, oblitéré, tandis qu'autour de moi prospérait le complot pour ménager celui qui fut mon père en titre. De temps en temps, tout comme dans le bocage où surgit, luisant des restes de pluie, une lueur annonçant l'arrivée du soleil, mais vite tamisée par la verdure montant du sol, je croyais voir un signe précurseur de la révélation : un regard suspendu dans l'œil de Flaubert, une main qui se pose avec embarras ou le ton d'un conseil, ou le temps d'une hésitation. Aussitôt contenus. Ce sont des signes qui ne trompent pas.

Il l'avait trop aimée pour ne pas la trahir. Toute sa vie, malgré lui, il lui fallait revenir à Louise. Parce qu'elle était, moi tout comme, un être de château, l'avidement découvreuse, celle qu'on venait voir, tandis que lui longtemps fut un peu le mendiant des portes de salon, parce qu'elle était particule et joie d'être et lui, avide de devenir, il n'y eut jamais de retour. Chacun à sa façon m'a bien aimé d'amour mais n'a su me le dire.

J'ai voulu être avec lui. Avec sa grosse voix et ses airs bougons, pour mes premiers écrits (je tenais bien de lui au moins sur ce point), il m'a poussé à être moi. « Soyez, me disait-il, d'abord Guy de Maupassant. » Ainsi parlait Flaubert, mon père. Non, ne me dites pas le contraire ! Je sais compter sur mes doigts ! Je suis né le 5 août 1850, tout juste huit mois après le départ pour l'Orient, après son dernier assaut vers maman, sans espoir de lendemain. Les géants sont encombrants dans la vie quotidienne, mais divins dans l'éphémère...

Madame Bovary. Ma mère !...

« Je vous prie de m'excuser de vous déranger. Suis-je bien dans le vague à l'âme de Monsieur Piazza ? »

« Euh... Oui... Enfin, je crois... »

« Vous vouliez me voir, je crois ? Permettez-moi de me présenter: je m'appelle Emma Bovary... »

Originaire de Marseille, François Piazza est diplômé de l'École de journalisme de Paris. Son premier recueil de poésie, *les Chants de l'Amérique*, lui a valu le prix du Maurier en 1965. Il a collaboré à différentes revues dont *Liberté*, *l'Actualité*, *la Barre du jour* et *XYZ*. Il a fait paraître deux recueils de nouvelles: *Blues note* (VLB, 1986) et *Cocus et Co.* (VLB, 1989).



Jean
Désy

*Un dernier
cadeau
pour
Cornélia*

112 p. 14,95 \$

« Faits incroyables, circonstances extravagantes, histoires épouvantables bref, des nouvelles fantastiques ! »

XYZ / collection « L'ÈRE NOUVELLE » 3